MARCEL DUGAS

VERSIONS

DU MÊME AUTEUR

Le Théâtre à Montréal

Feux de Bengale à Verlaine glorieux

Psyché au cinéma

Sous presse :

CEUX QUI CHANTENT

M. Albert Lozeau

M. Guy Delahaye

M. René Chopin

M. Paul Morin

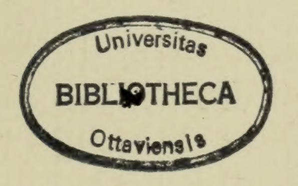
M. Robert La Roque de Roquebrune

MARCEL DUGAS

Versions

LOUIS LE CARDONNEL

CHARLES PÉGUY



MONTREAL

MAISON FRANCQ

2, Rue Saint-Paul Est, 2

1917



à CLAUDE PARASOL

LOUIS LE CARDONNEL

LOUIS LE CARDONNEL

Je voudrais en parler avec simplicité et, pour l'honorer, faire effort de phrases unies, dépouillées du moindre artifice. Il semble que ce doive être d'abord le premier soin du critique en abordant cette oeuvre qui se recommande par des qualités d'élégante discrétion. Que l'émotion ne couve pas sous ces accents, je me reprocherais comme un crime de n'en pas sentir la flamme discrète, mais réelle. De le pratiquer un peu en se livrant à lui, vite la conquête s'achève; et l'âme devient captive de ces nobles cris, de ces mollesses lointaines, de tout ce sortilège du beau rêve latin réalisé. Que ne lui dois-je pas? puisque, à l'époque où M. Olivar Asselin — maintenant rué aux oeuvres de mort — "tentait de fonder son empire", il apaisait déjà les colères du lion, et que de doux animaux couchés dans le sable, le museau tendu, inquiet, se berçaient aux accords de cette lyre. Mêlé à ces souvenirs, il garde une vertu qui dépasse la poésie elle-même.

Petit dieu placé en nos maisons errantes, il nous adoucit la tristesse de vivre, — et ces tentes de l'espoir, quotidiennes comme le jour et sans lendemain, il en protège l'entrée, dans nos imaginations; il sourit encore; il nous assure que le songe n'était pas vain si nous en avons emporté la divine meurtrissure. Il nous fait presque un passé glorieux de l'avoir vécu avec des chansons à la bouche, du rire, des larmes, des rages mal assouvies. L'ombre de ces jours s'allonge sur d'autres routes commencées, et nous y voyons transparaître, sous le mirage flottant, les dieux de la jeunesse et de l'orgueil.

Oui! oui! on se souvient de ce Le Cardonnel, de son style ailé, enveloppé de sourires et qui s'élançait, telle une gerbe d'eau pure. Rien n'était plus rafraîchissant! Cela donnait l'impression d'une voix neuve, entendue au milieu d'un rêve. On ne pouvait se lasser d'un charme aussi délicat et prenant; il semblait toujours trop court et l'on cherchait au bas de son nom l'écho même de ses paroles, cette âme qui ne se livre jamais tout entière.

* * *

C'est au "Mercure de France" qu'il tenait ses assises, où, grâce à lui, la chronique religieuse conservait toute sa force dans

l'éclat. Il avait d'abord été très lié avec les groupes symbolistes; il fréquentait Mallarmé, Verlaine, Moréas, Viélé-Griffin, Henri de Régnier, les autres, et participa à la fièvre de réaction littéraire contre le naturalisme. Or, un jour, il dit adieu au monde et devint prêtre. Mais la poésie restait attachée à son âme et à son esprit: il en était pétri jusqu'aux moëlles. Sa collaboration au "Mercure" se faisait mensuelle; il publia un premier livre de poésies: "Poèmes".

De l'Italie, il envoyait ses productions poétiques, depuis qu'il s'était donné à la terre classique de la beauté; — amoureux des ciels florentins et toscans que des génies lumineux, grandioses, ont pour ainsi dire descendus sur la terre, il compose avec eux, en les encadrant dans ses oeuvres pour la contemplation des hommes. Ce pèlerin passionné des villes qui sont la gloire de l'esprit et de la piété terrestre, il est à Rome, Florence, Assise. Il remet ses pas sur les traces que François a laissées embaumées de parfums et du sang de ses blessures. L'Ombrie connaît les triomphes de sa conversion; il y marie la muse antique à la muse chrétienne.

Sa poésie religieuse pénétrée d'humanisme s'éloigne de l'idéalisme vague et confus que tant de poètes, et ceux qui n'étaient que des fantômes de chrétiens, mirent à la mode.

Idéaliste sous les meilleurs sens du mot, il laisse en paix Mahomet, Bouddha, les Mages; il ne crie pas avec une bouche de génisse en délire: "L'idéal, l'idéal, l'idéal!" voire au ciel de Mahomet! — Il ne se déshonore pas en s'ingéniant à méconnaître la pensée; il n'imite pas certaine littérature de terne religiosité, futile et oléagineuse. Enfin, faut-il le dire, il n'a pas cru que des vers sur le "Titanic" seraient le comble de l'art. Non; il tire du catholicisme ce qu'il a de sain, de fort et de vrai, de belles images et de hautes pensées qu'il couronne de pudeur. Il est magnifique et châtié!

Je voudrais transcrire en entier le poème qu'il a consacré au saint d'Assise. Mais il est trop long, vous le lirez dans le volume... François a commandé le sommeil à ses frères et il adresse un discours à la cigale:

O toi, dit-il, ô toi, stridente dès l'aurore,
Harmonieuse enfant, créature sonore
Que bercent les grands pins dans leur chaude épaisseur,
Musicienne d'or que je nomme ma soeur,
O cigale, en vigueur allègre, qui t'égale?
Vibrante, crépitante, exultante cigale,
Ta voix infatigable est l'hymne de midi:
En t'écoutant crier, mon coeur rouge a bondi,
Bénissant la lumière illimitée et blanche,
Qui, royale du sein des Rois s'épanche.

Il parle longtemps ainsi, soulevé par l'inspiration; les dernières syllabes viennent de s'éteindre.

Il dit, il se découvre le sein,
Car son coeur brûle. Alors, s'envolant
d'un vieux pin,
La cigale, tandis qu'il se pâme extatique,
Vient chanter sur le coeur du Père séraphique.

On remarquera la simplicité de ce style poétique. Nous n'avons plus affaire à un parnassien: les vases vernissés, les potiches, toutes les chinoiseries sont laissées dans l'arsenal des choses vieillotes. Il ne s'agit plus d'un peintre qui se grise de couleurs et se perd dans la magie de sa palette. Les mots font office de vérité, et, si la tentation nous suggère de les ouvrir, nous y découvrons autre chose que la grimace du rien, ou les crispations du sempiternel gobeur. Il y a, dans ces deux livres de poésie, "Poèmes" et "Carmina Sacra", la volonté précise d'atteindre aux vraies sources de la vie. Sous des objets divers et au coeur des rythmes qui varient en noblesse, nous saisissons la figure innombrable de l'homme. Les sentiments benets d'un patriotisme de tous les jours, faux, ridicules, grotesques, si bien en cours dans un pays comme le Canada, sont étrangers à ces inspira-

tions. La théorie bornée d'une littérature essentiellement autochtone, sacrifiant la gamme infinie des expériences humaines, l'histoire des peuples et des individus, les civilisations contraires, à un désir niais de se contempler dans l'oeuvre d'un poète comme en un miroir, ce n'est pas ici qu'on la pourrait voir poindre. Que si l'amour du ciel français s'exprime, il a la pudeur de sa force! Mais je crois que Pierre me présente des objections; il écume même; il s'apprête à me décerner un brevet d'hérésie patriotique. Il voit dans ces lignes la condamnation d'un sentiment qui lui a fourni des phrases et des périodes. Je touche à son trésor. Il s'exalte, il me menace. Vous m'aurez mal lu, Pierre, si vous me prêtez des désirs d'iconoclaste; je voudrais simplement vous rappeler que l'impudeur en littérature devrait exciter votre indignation, tout comme l'autre. Vous résistez, je le sais, car vos intempérances, vos passions, vos vices ont raison. De la sorte, vous êtes comme le reste des hommes, et c'est ce qui rend votre conversion plus difficile. Je parlerai cependant et, si je pouvais avoir raison, je souffrirais d'être accablé par vous... La nature canadienne, le patriotisme, le Saint-Laurent, notre histoire, nos lacs, nos montagnes, voilà des thèmes capables de devenir sublimes sous la main d'un homme de génie. Nous connais-

sons des individus aux opinions exclusives qui s'en vont prêchant une poésie essentiellement canadienne. C'est restreindre l'horizon. Deux ou trois poètes — les découvrira-t-on jamais? — pourraient incarner ce miracle. La Provence a son Mistral; le Canada attend encore et attendra longtemps. Pourquoi? Mon Dieu! les difficultés, les insuffisances dans un pays qui n'a que le culte matériel de l'argent et de ses nombreuses hypocrisies, qu'il transforme en vertus; mon Dieu! l'horreur de penser, jointe à une vanité stupide de marchand de bretelles hindou, entre pour empêchement dans la création d'une véritable littérature. D'autres causes existent... Dédaignons d'y appuyer: ce serait inutile. L'initiative de Fréchette, quelque louable qu'elle soit, est manquée; il faut la reprendre à neuf. Nous savons cela. Le lyrisme de notre poésie officielle sur la France et différents sujets patriotiques, où tout est soufflé, déclamatoire, vain, ne mérite que la juste défiance des hommes de goût. Ce n'est pas rabaisser l'action d'un poète que de la reconnaître insuffisante. Ce faisant, nous parquons dans les compartiments de l'histoire littéraire le butin qui ne sert plus. Nous voulons prétendre que cette influence, de moins en moins sentie par tout jeune poète canadien qui s'efforce d'être, n'est guère digne de nous donner quelques re-

mords si nous nous refusons à son étreinte. Bien! ici nous paraissons peut-être accorder crédit aux apologistes de la poésie essentiellement canadienne. Ils voudront répondre que si Fréchette reste au-dessous de la tâche entreprise, il y a une raison pressante pour que d'autres s'y essaient. Que non pas!

Louis Fréchette — je suis désolé que ce soit lui — nous sert à montrer la banqueroute d'une telle poésie. De même Chapman: nous le mettons à côté de Fréchette. Là où ces deux poètes ont échoué, mille autres succomberont. Une grande poésie autochtone ne peut être du ressort de tous, et un génie, qui n'est pas encore, pourra seul nous dresser ce monument... Il est plus facile d'être un bon poète dans l'orbe des vérités qui appartiennent à toutes les époques et la perfection a chance de naître à travers des tentatives plus modestes (1). C'est ce que je voulais dire. Le Cardonnel m'aura permis d'aller au-delà de lui-même, de gloser un peu pour revenir à lui qui est toute poésie — le charme, la douceur, la vérité se jouant dans un beau génie.

* * *

Le Cardonnel. Voici un poète français et l'un des plus grands d'aujourd'hui, disons le

(1) Je note que cette façon d'envisager le rôle de la poésie au Canada était partagée, il y a quelques années, et avant notre séjour à Paris, par un groupe de dilettantes dont nous étions.

plus grand. Mettons à part Madame la comtesse de Noailles. Poète français, avons-nous dit, et c'est moins paradoxal que nous ne l'imaginerions de prime abord. Il y a en France une multitude de gens qui font des vers et l'on peut dire sans erreur que la liberté la plus audacieuse et la plus débridée habite les têtes. Bien fol serait celui qui, chez nous, se consolerait de notre indigence à ce spectacle. La mêlée enfante les dieux: ce monde en travail prépare des surprises glorieuses.

Mais où sont les vrais poètes de France? Jammes crève un peu trop de naïveté voulue. Eau de faible violette, de pervenche anémique! Il nous arrive de le juger ainsi. Ses petites chapelles parfumées d'encens prennent l'air d'amusettes pour jeunes filles. Vit-on jamais décorations de papier de soie protéger, avec une telle complaisance, les petits troupeaux de brebis et d'agneaux confondus dans un bêlement unanime! Il ne faudrait tout de même pas retourner à l'enfance de la terre.

Oui, nous sommes touchés, souvent, par ce virgilien, ce chantre de la terre et du triomphe de la vie. Mais il exagère, ce nous semble, la candeur de son âme; on dirait qu'il l'emprunte à une glaneuse puérile et s'en pare avec une trop évidente satisfaction. Un grand charme, à coup sûr, mais dévoué à de petites,

à de minuscules choses: un jardin ému, frissonnant de beaux lys dont la blancheur s'effare de l'indécence du soleil... Henri de Régnier est, lui, un magnifique exemplaire de liberté et d'audaces glorieuses. Ah! son emprise dure, ses mélancolies qui se promènent à Versailles, sur les tapis de feuilles mortes, trouvent un chemin sûr dans l'admiration. Nous l'aimons. Mais il s'agit bien de cela! Henri de Régnier est-il un poète français? Vous sentez le paradoxe? Essayons de nous entendre. De Ronsard à Moréas, la poésie française s'est acharnée à poursuivre l'accord supérieur de l'intelligence et de la sensibilité. Dans la mesure où les poètes donnaient la prééminence à la raison qui règle, choisit, ordonne, ils accomplissaient oeuvre humaine, et par conséquent française. Le beau avait sa géométrie et il en montrait orgueilleusement les parties heureuses, glorifiées par un équilibre parfait. Ici le beau est pour ainsi dire à l'état d'anarchie (2). On le voit rarement un, total, harmonieux, mais plutôt mêlé à des éléments disparates. Et c'est ce qui éloigne Henri de Régnier de la véritable tradition française. Il est, il fut un maître. On le re-

(2) Nous avons, depuis, modifié nos vues sur la poésie française. Sans méconnaître la beauté des âges classiques, nous sommes de cœur et d'esprit avec les novateurs, les créateurs de neuves esthétiques.

trouve parmi les grands noms du symbolisme. Mais son rôle d'initiateur le tient à l'écart de la grande tradition classique. Il y entrera, sans doute, demain, à mesure que le scandale de son époque s'éteindra dans les mémoires et que ses tentatives auront apprivoisé les pires adversaires. La tradition ne se crée-t-elle pas à chaque tournant de siècle? Et ce qui, hier encore, paraissait témérité, hardiesse condamnable, devient fait acquis. N'avons-nous pas lu que Goethe, après avoir écouté la musique de Beethoven, le traita de décadent? Et que dût être l'opinion des moindres? Je vous le laisse à penser.

Nous pourrions continuer la révision des poètes. Ces remarques nous ramènent encore à Louis Le Cardonnel, et pour le saluer comme étant le successeur de Lamartine, Moréas.

Quel ton d'autorité, dira-t-on! Voilà la poésie française digne d'être représentée par un seul homme. L'ordre latin le veut ainsi. Il paraît! La jeunesse néo-classique l'a décrété. Et comme j'ai là des amis qui me sont chers, je veux bien me prêter à des affirmations dont l'exclusivisme favorise la renommée d'un grand poète, sans amoindrir, par ailleurs, la force et la beauté d'un Paul Fort, d'un Verhaeren, d'un Viélé-Griffin, etc., etc. Quel latin que Le Cardonnel! Nous le redisons. Et comme je suis heureux qu'il le soit!

A coup sûr, cette intransigeance est moins urgente au Canada qu'en France. Il n'est pas si mauvais qu'en terre d'Amérique on ne veuille pas comprendre que, tout en étant fidèles aux principes codifiés, il soit défendu d'aller au-delà des limites qu'on s'est plu à fixer d'avance. On crierait à l'ostracisme, habitués à la liberté complète et surtout à celle du rien. Un jeune pays, lancé dans l'existence et qui veut se bercer de chimères et d'ambitions impossibles, n'a pas besoin d'opposer une digue aux mouvements de son coeur. L'audace de la pensée constitue, qui sait? qui sait? la meilleure des vertus littéraires. Mais comme on sent bien que tout dogmatisme résoudrait mal une question d'avenir littéraire! Il y a des intelligences qui échappent aux systèmes, aux lois, aux barrières. Leur personnalité excuse leur indépendance et souvenons-nous, suivant la parole fameuse, que "l'art vit de contrainte et meurt de liberté". On peut sacrifier à une telle loi avec un sourire et en prenant garde de s'y soumettre avec servilisme. L'inspiration, l'élan demeurent intacts: il n'est que de les surveiller sans rigorisme. Il y a surtout des influences à souhaiter, certaines admirations à détruire.

Le Cardonnel, je m'en aperçois, est cause de mes digressions. Si elles étaient meilleures, je les lui offrirais en hommage.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est qu'il est surtout un poète qui dépasse les écoles et les reconcilie toutes dans son art.

Maintenant soyons à lui, l'homme, à celui qui a un coeur comme le nôtre, le mien, disputé par les fantômes de la vie, broyé, suspendu dans le vide, sanglant, déchiré.

O Toi, qu'en vain je nomme soeur
En te cherchant au fond des âges,
Vers le plus beau de tes visages
Ecoute enfin crier mon coeur.

Supplication vraie, qui passe sur les lèvres des hommes chaque jour, quoique sous des formes différentes, et, souvent, jaillie d'une intelligence amoureuse qui s'entoure de silence. Vous avez reconnu l'illusion, qu'elle se nomme amour ou femme, pareille à ce vaisseau-fantôme qui nous engloutit dans la mer, transis par la mort.

Voyez comme les thèmes épuisés de la nature refleurissent sous sa main.

Ah! mourante beauté des branches, gloire brève!

Et ceci, relu par quelqu'un qui croit se connaître:

Après elle, traînant de pleurantes cohortes
D'espoirs, pareils aux feuilles mortes.

Voici qu'elle revient, la chère ensevelie?
Et vous pouvez bien vous enfuir, feuilles mortes,
Lambeau du manteau d'or de l'année abolie:
Je la verrai toujours passer, l'Ensevelie,
Qu'environne un troupeau pâle d'extases mortes.

Encore:

A cette heure un langage humain serait profane,
Mais nos âmes sauront bien se parler:
Comme les fleurs il faut en silence exhaler
Nos haleines, dans l'air où la sainte nuit plane
Oublions et la chair que sa démence damne
Et l'esprit d'où l'orgueil ne veut pas s'exiler.

On croirait que Béatrice et Dante vont reprendre leur colloque d'amour.

Et tandis que leur vient lointainement, d'une onde
Peut-être faite avec des larmes d'autrefois,
Une fraîcheur plus pure aussi que toute voix,
Même de cygne dont le dernier chant s'exhale,
Ils regardent sur la forêt paradisale,
Sur la forêt de lys qui parfume le ciel,
Les nuages dormir dans le soir immortel.

Je loue le poète de n'avoir pas oublié le roi Louis de Bavière:

O vous, qui devançant l'inéluctable Loi,
Avez étreint la Mort au lit d'une eau profonde,

Bien qu'ici-bas, Louis, vous ayez été roi,
Votre royaume, à vous, n'était pas de ce monde.

. . . .

Un mâle Enchanteur vint, qui, par des sons, rendit
A vos songes l'antique et glorieux domaine,
Et le magicien, que tous avaient maudit,
Vous dédia son oeuvre, au mépris de la haine.
Vous fûtes entraîné par le sabbat vainqueur,
Poussant votre cheval à travers les bois sombres :
Les Mânes et la Nuit vous ont pris votre coeur
Car ce n'est pas en vain qu'on provoque les Ombres.
Vous qui les adoriez, elles vous ont dompté.
Vous n'avez pas connu l'ardeur silencieuse
De ceux dont l'âme étreint la chaste vérité ;
Vous avez écouté l'Ondine astucieuse.
Et maintenant, après tant de songes soufferts,
Peut-être, prisonnier d'un passé qui vous brûle,
Vous revenez, quand vibre en vos châteaux déserts
Le cri walkyrien des paons, au crépuscule.

Il n'est rien d'aussi riche, d'aussi rare et de plus simple. De tels vers offrent une saveur d'idéalisme qui n'a pas encore été goûtée. Invitons ceux qui se sentent une âme poétique à venir à cette source. Gardons-nous, cependant, d'être de petits Le Cardonnels.

C'est trop facile. A un versificateur de talent, tout est possible, voire d'être tous les poètes à la fois. Quand nous parlons mal de

Rodenbach, c'est dans une intention préventive, si l'on peut dire: Rodenbach a son prix. Craignons le jour où, sous les feuilles de choux de notre grand pays, fertile en légumes, l'on verra apparaître des petits Maeterlinks, des petits Rodenbachs, des petits Henri de Régniers, des petits Le Cardonnels, etc., etc., etc. Ce sera un spectacle à hérisser les cheveux des moins honnêtes gens. Le Canada, quoique jeune, a commis tellement d'indécences en raison sans doute de sa jeunesse, qu'il deviendra nécessaire, de plus en plus, de le mettre en garde contre une fécondité simiesque.

Du domaine des sensations physiques et morales, Le Cardonnel extrait le fin, le délicat, ce qui, des sentiments universels, éprouvés de tous, émerge en grandeur. Et voilà le règne de l'âme, compris, vu, cerné.

Ceux qui désirent l'empire de l'intelligence et refusent au sentiment le droit de s'épancher ce pendant qu'ils ne mettent aucune borne à l'intempérance de l'esprit pur, peuvent être satisfaits: Le Cardonnel, en plusieurs endroïts de son oeuvre, ne choquent nullement ces théoriciens qui s'efforcent de substituer à l'émotion la forme géométrique de l'idée.

Tous se sentiront intéressés, séduits, remués par cette belle force poétique, idéaliste ou intellectuelle, suivant le quart d'heure,

ans cesse repliée sur elle, comme une belle
éesse qui se maîtrise malgré ses dons.

'a, pars et meurs tout seul en récitant des vers.
'e sont troupeaux encore, les Cygnes du Caystre''.

On dit que Le Cardonnel se promène dans
es rues de Rome, la tête haute, murmurant
es vers, perdu au milieu de la rumeur de la
ille latine. Ce ciel si pur, si bleu, et sur lequel
e détachent, écroulées, parlantes, les ruines
es temps anciens, doit composer un cadre
armonieux à ce rêveur. Il y promène le para-
oxe sanglant d'être un poète dans un prêtre,
t, sous la misère de l'homme, une âme cher-
heuse de beauté.

Tel qu'il est, vibrant ou abattu, religieux
t humain tour à tour, il réalise un dualisme
ommun à tant d'autres, mais qu'il finit tou-
ours, par résoudre, lui, dans un cri qui est
n chant.

CHARLES PÉGUY

Pour ISAÏE NANTAIS

CHARLES PÉGUY

—

"Avez-vous appris quelle a été la cause de la guerre actuelle? Si oui, je vous engage à la publier, car personne ne la connaît, autant que je sache. Cette guerre n'a été causée par rien de particulier, mais par tout en général. En Europe, il s'était produit d'une façon toujours croissante, une atmosphère de suspicion mutuelle, un échange de conjectures sur ce que tel ou tel gouvernement allait faire, un entrelacement d'alliances et d'ententes, un complexe... d'intrigues et d'espionnage. Un tel état de choses devait inévitablement entraîner vers l'abîme, un jour ou l'autre, toute la portion de la famille humaine qui vit de l'autre côté de l'Atlantique."

WOODROW WILSON.

CHARLES PÉGUY (1)

On voudrait, pour vous, Mesdames, cha-
[ue fois qu'il nous est donné de sacrifier aux
nots et à la forme, des harpes, des lyres et des
lûtes. C'était, naguère, un désir de l'abbé
Gratry qui, pourtant, possédait des grâces
l'état. Soumis, en notre qualité de laïque, aux
ites de la profanation, à plus juste titre, le
nême désir nous presse, nous fait remords de
le pas traîner sur nos pas un cortège de mu-
iques apprivoisantes qui enchaîneraient votre
uffrage.

Mais l'heure n'est pas à la police des
nots, à la joie de les choquer ensemble pour
es plaisirs aléatoires de l'oreille, au frisson
furtif des nerfs; l'heure est au courage, aux
efforts pour découvrir la vérité. Je n'ignore

(1) Cette conférence a été lue à Québec et à Montréal.

pas que les idées, dans leur ronde poursuivie, soulèvent la poussière de sang qui dort au fond de l'histoire des hommes, et vous savez que je n'en peux rien. Un fatalisme étroit préside à leur évolution, à leur manège effrayant et sublime. Le monde, cependant, leur doit de multiples et nécessaires figures; et s'il y a eu des martyrs, des apôtres et des saints, c'est que, jaillissant chez certains êtres, condamnés à l'avance, elles y créaient le délire, la douleur, la raison et l'avenir. Tout individu, si minime soit-il, apporte, par des témoignages successifs, écrits ou parlés, une angoisse qui, bien avant Pascal, cohabitait dans l'homme, et promenait le pardon chez cet être de défaillances et de boue. Je vous dédie cette angoisse en signe d'hommage. Je me flatte qu'elle pourra m'excuser de vous offrir, en toute sa crudité, certaines visions du monde et des choses.

Diverses légendes se sont croisées autour du front de Péguy pour lui composer je ne sais quelle auréole de catholicité intégrale. Rien ne nous paraît plus sujet à caution et qui demanderait une prudence plus avertie, plus

sévère: nous voulons essayer de nous soumettre à notre sujet, et nous efforcer de capter la véritable physionomie de cet écrivain, qui n'est pas celle que lui ont gratuitement dessinée les réactionnaires, ou d'exhubérants patriotes. Le vrai Péguy est étranger à ces milieux-là. Il se sentirait dépaysé en pareille compagnie; il y serait, sans doute, respectueux par élégance ou ironie, ou encore par douceur naturelle, et parce qu'au fond de lui-même naissait une sorte de scepticisme, toujours latent, qui lui rendait chères les manifestations variées de l'animal humain. Mais, enfin, il ne serait pas chez lui, mais chez les autres, et je le vois gêné, presque effrayé de tant de superbe chrétienne, d'assurances granitiques et d'omnipotentes contradictions. Je l'entends rire silencieusement dans sa barbe: un rire par delà les magnifiques candeurs, un rire qui souffre d'être si profondément sceptique.

Non, ce catholique a du 89 dans la tête et dans l'âme: et ceux qui le tirent à eux feraient bien de s'inviter à la prudence, car ce catholique pourrait leur jouer de méchants tours. Disons-le sans sourciller en souvenir

des évolutions et des batailles de la foi: la libre-pensée est éternelle comme le catholicisme. Un nouveau saint de la Marne ne changerait rien à cet inflexible destin de la croyance humaine. Depuis Luther, il n'apparaît pas qu'elle ait jamais été irrémédiablement vaincue. Elle s'est modifiée comme toutes les religions de l'esprit, mais elle ne saurait mourir. La guerre même, l'eussiez-vous cru? ne l'a pas tuée, quoique, en certaines âmes inqualifiables, avides de prétendues renaissances morales, elle ait été souhaitée, préparée, voulue pour cet office.

Le catholicisme mystique de Péguy est le parent direct de celui de ces moines audacieux et pervers du Moyen Age, qui semaient sur la pierre des cathédrales l'insolence de leur esprit et leurs inquiétudes charnelles. Et c'est très bien ainsi: ces chimères, ces guivres, ces femelles réduites à l'oeuvre de chair, ces mâles intempérants et intempérés, ne vous semblent-ils pas sculptés, éternisés dans la pierre, l'éternelle mascarade de l'humanité. Je trouve cela ravissant !

Non loin de blâmer l'inquiétant catholicisme de Péguy, je le loue, car il est un hom-

mage détourné à l'audace, et, tout simplement, à la vie. Mais, par exemple, je veux sourire et contester lorsqu'on tente de faire de l'écrivain de "Notre jeunesse" un nouveau saint, un saint commode, maniable à merci, et hostile à l'esprit d'examen.

De ces ouvriers du Moyen Age, il paraît avoir hérité l'audace anxieuse et l'esprit ironique, en même temps que respectueux. Mais ce respect ne se détache pas d'une liberté qui s'exerce envers et contre tous. Il en est conditionné, et pour un saint, à coup sûr, accablé. Mais j'anticipe vraiment trop, et je tiens expressément à épuiser, sans plus de retard, les raisons de dissidence qui existent entre lui et nous. C'est là scrupules de probité sommaire. Péguy ne peut être entièrement, à nos yeux, un type complet de la France d'hier: c'est, durant l'époque la plus féconde de sa vie, un révolutionnaire à tendances conservatrices, et nous n'aimons que les révolutionnaires purs, intégraux... Et malgré cela, il intéresse, amuse, divertit, et touche parce qu'il est illogique et se dresse de tout lui-même, et à son insu, contre l'avenir. Et il s'adonne à son erreur

avec une joie mêlée de mysticisme et de conviction. Il s'est écrit à lui-même et pour les autres de sa foi, — ceux qui sont des mélanges de conservateurs et de révolutionnaires, — une série de cahiers où son opinion adopte les couleurs variées du mot, du verbe et des phrases. Et quel mot! Et quel verbe! Et quelles phrases! Revêches, oh! certes, mais qu'il parvient à dominer, à étreindre.

Vous comprenez que, ne partageant pas les illusions héroïques de l'heure présente, c'est de l'homme que j'essaierai de vous parler, de ce pauvre volontaire qui s'est voué aux oeuvres de l'esprit et de l'âme, et, avant de finir, du poète de Jeanne d'Arc.

D'abord, je veux vous le présenter au physique, énumérer chacun de ses traits, vous faire sentir cette espèce de bonhomie cocardière, loyale, clémente, inscrite en sa figure. Je le revois encore, enveloppé dans un manteau sévère qui lui donnait l'aspect d'un moine laïque. Je le revois, sous les arcades de l'Odéon, à l'affût des nouveautés livresques, ou au bras d'un de ses disciples. Nous disions, à voix basse, mi-curieux, mi-railleurs: "C'est

Péguy!" Et il passait drapé dans sa glorieuse et riche pauvreté.

Un de ceux qui l'ont bien connu, M. André Suarès, nous en a esquissé un portrait ressemblant. Vous m'excuserez de l'examiner devant vous: on n'a guère mieux réussi, à son sujet, de rejoindre, à travers les traits de l'homme, la substance morale dont il est sustenté.

"C'était un petit homme, ni brun ni blond, de couleur indécise. Un peu voûté, la mine assez soucieuse, le corps porté en avant, ne regardant guère autour de soi. La tête baissée le plus souvent, voyant peu, ou laissant le regard s'évader en l'air par le défaut du binocle. Les épaules tombantes, l'air effacé plus que timide; les jambes courtes, les bras longs. Une assez forte tête, d'un beau dessin, bien ronde et qui demain eût été bien polie: le cheveu déjà rare; le teint brouillé et souvent jaune, à tout ennui la bile en mouvement. Il était usé par la vie plus que vieilli; et vers quarante ans, il a commencé d'être malade.

"Maigre sans le paraître, et plus robuste qu'on aurait cru. Il gardait de la jeunesse dans la tournure. Rien de lourd, on sentait l'homme qui marche et peut marcher beaucoup. Les mains bonnes, sèches et chaudes.

"Il avait de fortes mâchoires, l'inférieure bien

suspendue, bien accrochée à la charnière, et faite à ne pas lâcher le morceau.

"Le bas du visage eût été dur sans la bonne barbe, ni soyeuse ni épaisse, de ton incertain, châtaine par temps sec, et les jours de pluie, couleur de chaume vieux, de glui plutôt, comme la paille de seigle, tantôt brune, tantôt grise. Cette espèce de barbe est celle des chemineaux. Elle a les reflets de la route.

"Les yeux de Péguy démentaient toute méchanceté, même dans la violence. Il avait assez de bonté pour ne pas prétendre à être bon; mais avec ses yeux-là, il aurait pu faire du mal sans cesser d'être brave homme. Doucement bruns et marrons, souvent éteints, la prunelle lasse; parfois lumineux, jamais étincelants, ils disaient une vie plus longue que les années, beaucoup de recueillement, beaucoup de souci. Leur propre lueur était celle de l'espérance. Ils avaient aussi la douce malice et la raillerie qui l'est moins; de loin en loin, la complaisance et même le rire joyeux. Un jour j'ai vu les yeux de Péguy sur ses enfants, avec quelle pensive tendresse. Leur colère était triste, moins de rudesse que de dégoût. C'étaient les yeux du serviteur fidèle; ils avaient l'amitié des yeux parfaits des chiens. Telle était la bonté de ces yeux et la foi, que Péguy regardait rarement les gens tout droit, dans la face: il

se fût trop livré. Il n'aurait plus été libre ni de vouloir ni de dire non. Or, il était très capable d'un jugement, d'un châtiment et d'un refus. S'il avait fait exécuter un coupable, il ne l'eût regardé en pleins yeux qu'au moment de la mort, pour lui pardonner d'ailleurs plus que pour lui demander pardon. De la sorte, il a paru fuyant à ceux qui l'aimaient pas."

Mais lui-même, Mesdames, Messieurs, a pris soin de se dépeindre. Et le passage est tellement significatif, il nous donne aussi, en même temps, de façon si curieuse, la manière d'écrire de ce maître, que je ne résiste pas à la joie de vous lire cette page.

"Vous êtes un doctrinaire, (Halévy), j'entends que de race vous êtes doctrinaire. Et moi. Moi vous le savez. Voyons, vous le savez bien. Tout le monde le sait.

"Moi vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy, et de Saint-Jean-de-la-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé; ils n'en

ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau, en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière. Ma grand-mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis. Ma grand'mère aussi savait compter. Elle comptait comme on compte au marché, elle comptait "de tête, par coeur". Mais je ne sais pas comment elle faisait son compte, la brave femme, c'est le cas de le dire, elle n'a jamais réussi à compter que dans les dernières décimales. Vous savez que je me suis un long temps défendu. L'homme est lâche. C'est ici, c'est en ceci que je fus traître. Et en ceci seulement, L'Ecole Normale, (la Sorbonne), le frottement des professeurs m'avaient un long temps fait espérer, ou enfin laissé espérer que moi aussi j'acquerrais, que j'obtiendrais cette élégance universitaire, la seule authentique. La seule belle venue. Vous connaissez le fond de ma pensée. Mes plus secrets espoirs ne vous ont point

échappé. Les rêves de mes rêves ne vous sont point cachés. Eh bien, oui, je le dirai, j'irai jusqu'au bout. De cette confession. Puisqu'aussi bien vous le savez. Eh bien oui, moi aussi j'espérais qu'un jour j'aurais cette suprême distinction, cette finesse, cette suprême élégance d'un (Marcel) Mauss, (pas le marchand de vin), la diction, la sévère, l'impeccable, l'implacable diction, la finesse d'un "Boîte-à-fiches". A cette expression, à ce lourd surnom trivial, à cette grossièreté vous reconnaissez que je ne me défends plus. Quarante ans est un âge terrible. Je me défendais aussi d'être peuple, d'"avoir l'air" peuple, il faut le dire, pour une bonne raison. Il faut tout dire, même ce qui est bon. Il n'y en a pas tant. Eh bien je me défendais parce qu'étant peuple naturellement je n'exècre rien tant que de le faire "à la populaire". Ceux qui le font à la "peuple". Et même "à la démocratie". J'ai horreur de cette sorte de pose. J'avais donc peur de poser de cette sorte de pose. Mais il faut me rendre. "Quarante ans sont passé". A présent, il faut me rendre. Il faut que je capitule. Cette élégance de Mauss. On ne peut rien vous celer. Le rêve de mes nuits sans sommeil, l'image de mes nuits de fièvre. Cette élégance de Mauss, il n'y faut plus penser. Cette élégance de Mauss, il y faut renoncer. Ce fin du fin, ce fin profil, ce regard noble, assuré, nullement voyou, ce langage fleuri, ces

lèvres amènes, ce veston démocratique mais fin, démocratique mais sobre, démocratique mais sévère, cette barbe bouclée, ardente blonde, flavescente ardescente, flavescente ardente rouge, bien taillée quadrangulaire descendante, diminuée descendante, secrètement rutilante, cette moustache non pas précisément, non pas vulgairement, non pas grossièrement conquérante, mais triomphante royale, presque de même couleur, ce long pantalon sociologue, ces manchettes républicaines, ce fin pli vertical du pantalon si également, si équitablement rémunérateur, ce fin parler haut allemand, ce teint de lis et de roses, il y faut renoncer. Ce gilet chaste mais voluptueux. Quarante ans est un âge terrible. Car il ne nous trompe plus. Quarante ans est un âge implacable. Il ne se laisse plus tromper. Il ne nous en conte plus. Et il ne veut plus, il ne souffre plus qu'on lui en conte. Il ne cache rien. On ne lui cache rien. Il ne nous cache plus rien. Tout se dévoile ; tout se révèle. Tout se trahit. Quarante ans est un âge impardonnable, ce qui, dans le langage du peuple, Halévy, veut dire qu'il ne pardonne rien. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. Or, ce que je suis, Halévy, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire ; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au-

dessus de moi, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire, etc., etc."

Vous le connaissez maintenant, ou du moins, vous croyez le connaître. Quelle illusion ce serait que celle-là! Et comme ce paysan qui se dit fruste, un peu du Danube, recèle en son être des finesses d'âme et d'esprit! Comme il est apte à embrasser des vérités entières et d'aller jusqu'au bout de l'histoire. Et son courage moral fait équation avec la virilité, la hauteur, l'acuité de son intelligence: c'est un homme-statue, sauf quelques parties dégradées, et souvent contestables. Il se tient, cependant, droit, inflexible dans ce qu'il croit être la lumière et la splendeur de la lumière. Il y plie ses volontés, les ardeurs de son âme, et sa foi brûle en affirmant sa force. Par bien des côtés, c'est un homme de l'avenir et qui s'efforce de s'arracher aux prestiges du passé, quoiqu'il y soit ramené par l'étroitesse du

génie français, si essentiellement conservateur. Cet homme-là, qui désire, néanmoins, se transformer en prophète, nous le chérissons. Car il chevauche une tradition qui s'avance, non immobilisée dans les routines, les vieilles haines consacrées par l'usage et si indignes du véritable civilisé.

Voyez! il n'est guère empêché, malgré ses limitations, de saluer le monde moderne, de nous en dénombrer les grandeurs, les tourments, les surprenantes vicissitudes, la joie lyrique qu'égale, chez certains êtres inquits, un pessimisme actif, qui s'épanche en créations.

Voyez comme il sait rire et s'amuser! Et, à d'autres heures, sous les aspects d'un vengeur, il vient à nous: les pages sur l'"Argent" et la "Misère" dégagent une apreté verveuse qui s'élève à la grande éloquence. Il signale, à notre colère, les variétés de tyrannies et de cruauté qui sévissent contre les hommes.

Et surtout, il est immensément bon: il nous le dit presque, tant cela est vrai. On a toujours tort de l'être, sans doute, et les brutes ne se gênent vraiment pas de nous l'appren-

dre. Cette bonté, j'allais dire cette candeur, ne s'isole pas: elle se fait toute à tous, si désillusionnée soit-elle, si incapable d'être trompée, par les filous bardés de fil blanc, et ces acarus stériles, fangeux, qui singent tout, la gloire et le labeur des autres, la liberté, l'amour, la vérité et jusqu'à la moralité elle-même.

Cette bonté, qui s'alarme, va descendre des hauteurs de l'esprit critique sur la foule, sur la société; et la question sociale ne saurait être résolue, à ses yeux, que par la bonté et le mysticisme de cette religion: tout autre remède n'est que panacée dérisoire. Et c'est, sans doute, pour établir le règne de l'âme au-dessus de la matérialité sourde et improductive que Charles Péguy s'ingénie à dresser une mystique. Là, il est parfait, beau et durable comme le vrai. Toute objection s'éteint; on écoute sans chicaner ce docteur ès-sciences sociales et politiques.

Ce dont il faut le louer, c'est qu'il se protège du sot préjugé antisémite et que ce rêveur, susceptible d'être aveugle au miracle des Juifs, ait salué la valeur de ce grand peuple. Il savait bien que, si les israélites ont cru-



cifié Jésus, les autres peuples auraient pu accomplir ce geste avec tout autant de facilité réjouie.

Ce dont il faut le louer par-dessus tout, c'est de sa mystique révolutionnaire qui, en ce moment, sur les champs de bataille français, enfante des prouesses miraculeuses: de cette mystique qui ne s'adresse pas seulement au gouvernement de la nation; de cette mystique qui veut le bien de la France et de l'humanité, à l'Europe et à tous l'affranchissement des tyrannies; de cette mystique qui appelle à la création du bonheur humain toutes les bonnes volontés; toutes les volontés qui deviennent fortes à force d'être bonnes et qui sont bonnes parce qu'elles vont chercher en elles-mêmes, dans leur élan instinctif et créateur, la force d'être bonnes, de glorifier la bonté, de la faire descendre dans l'âme de ceux qui sont déjà bons ou qui désirent l'être; de cette mystique qui a pour parents aussi bien Michelet que Jeanne d'Arc et qui, de tous les apports en apparence contraires, parvient à fonder une belle unité. Mysticisme puissant, tumultueux, actif, qui possède son ordre inté-

rieur et opéra le merveilleux des grandes journées de Jemmapes et de 1915. Mysticisme aux ailes ouvertes par le vent du large, des horizons en flammes qui, finalement, suscitera le triomphe de la France avec la notion lumineuse et féconde de la liberté,—pour elle et le reste de l'univers. Cela en dépit de ceux qui s'acharnent à regretter le passé quand le présent est beau et nous offre le spectacle d'une grandeur spirituelle qui n'a rien à envier aux siècles défunts.

Grandeur appuyée sur l'avenir et renfermant en elle l'espoir que la gerbe des libertés recueillie par les dieux et les libérateurs rayonnera, enfin, sur les peuples avides de salut.

De quoi n'est pas composée la mystique de cet homme, de ce maître? De tout, des souvenirs de l'histoire, du souffle vivificateur que l'idéalisme faisait passer sur le front des prophètes, de la brise qui soulevait les cheveux de la Bergère, lorsqu'elle conduisait ses agneaux boire aux fontaines, de la fièvre d'un Michelet écrivant l'Histoire de France, de la protestation des âmes libres qui durant l'Affaire se coalisèrent afin d'empêcher la

condamnation d'un innocent, devenu en l'espèce, et par l'aveugle passion anti-juive, le bouc émissaire de toute sa race, etc. De ce mysticisme qui est une belle religion et qui, d'un vol rapide, négligeant les contingences vulgaires et les vains apparats, se réfugie au coeur de la pauvre humanité et lui propose des raisons de monter vers la justice. Quelle est donc cette mystique politique? Nous allons, au moyen de textes, préciser davantage.

Charles Péguy possédait une âme laïquement religieuse. La beauté de sa vie et de son oeuvre s'amplifie de l'ardeur fiévreuse qui commande à ses pensées et à ses actes: il est mû par les forces de l'âme, les vertus intérieures. Et son rêve le plus attendri fut de s'imaginer que les hommes ordinaires se peuvent résoudre, quand les tentations s'appellent et se répondent, à l'abnégation d'une vie d'amour. Idéaliste acharné à pétrir l'immonde matière, à la vivifier, à la modeler sous le souffle de l'intelligence avec des mains élues, divinisées par la grâce du travail; magnifique ouvrier qui s'avance au milieu des hommes, portant son rêve comme un flambeau sacré.

Il sait, pourtant, le divorce de l'esprit et des réalités: il n'en veut prendre son parti. Au contraire, s'il subit amèrement, sans doute, la défaite de l'idéal chez les autres et pour lui-même, il tâche, néanmoins, de sauver les dieux de sa jeunesse et de son espoir. Ame de moine laïque et qui dévoile dans le siècle des vertus d'un autre âge: il tient à la vie abstraite et, aussi, sensible. Mais pour que la misérable vie, imposée à tous, soit un chef d'oeuvre, il corrige avec ses conceptions ce qu'elle offre de barbare, de désordonné, ce qui la dévoye et l'abaisse. Il ne consent pas à ce qu'elle réalise un tissu de jours ternes et vides, qui coulent uniformes, les uns après les autres, indifférents aux lueurs du ciel, et privés de ce soulèvement divin qu'impriment à la matière une grande pensée, une foi, ou les élans d'un coeur affamé de perfection. S'il ne s'écrie pas avec Claude Saint-Martin, un autre mystique, que "l'homme naît et vit dans les pensées", comme lui, du moins, il ira chercher dans la pensée le rayon qui abolit la vulgarité des action quotidiennes. L'esprit n'est pas sa règle exclusive; il en use pour ennoblir l'existence, lui assurer une orientation magni-

fique et impérissable. La couronne cherchée et cueillie, c'est l'intuition, érigée en règle souveraine de l'acte: un bas matérialisme annihile la volonté, éteint l'enthousiasme, emprisonne l'individu au filet des crimes et de l'abjection.

Sur quelles bases repose donc ce mysticisme de Péguy? Point de vague aspiration de l'âme, de construction artificielle de l'esprit. Il offre des précisions; il table sur le réel; il est tout baigné de christianisme. Vraiment, c'est du christianisme modernisé, appliqué aux revendications sociales, et pour tout dire, pas entièrement neuf: droit commun, charité, équité, et ceci déjà moins ancien, moins ancien, moins ancien, égalité, non pas au sens démocratique, vicié par les politiciens qu'aveuglent de sordides intérêts, mais "au sens d'équilibre parfait, d'horizontalité parfaite dans la justice." Il souhaite, appelle "un niveau de la justice"; il jette dans la lutte quotidienne les virtualités de son âme en vue de réaliser le royaume de la justice et de la vérité sur la terre. C'est un peu moins "chrétien", je veux dire trop "chrétien"; on entend là,

dans ces mots, le cri de la misère sociale, qui, mon Dieu, au cours des siècles, a été si peu entendu, écouté, à cause de l'effrayant égoïsme, des préjugés de caste, et de ces fausses noblesses marinées dans leurs idées acquises.

Les inspirateurs de sa foi, les maîtres de l'auteur de l'apologiste de Bernard Lazare, ceux qu'il déclare avoir été les penseurs et les chefs républicains, les fondateurs de la République, ce sont: Quinet, Raspail, Blanqui, Fourier. Car, ne l'oublions pas, Charles Péguy fut toujours un "affreux" révolutionnaire. Je dis "affreux" pour vous. Moi, je ne suis pas effrayé. Il y a des révolutionnaires qui sont atroces, sans doute, comme aussi certains conservateurs, presque tous atroces, presque tous, ces derniers, mais il en est qui sont très approchables: ils ne portent même pas de bombes dans leurs poches. Je sens que vous êtes rassurés, et m'en déclare heureux. Péguy, entre autres, est presque conservateur, à coup sûr, révolutionnaire conservateur. Ces termes jurent et vous voilà de plus en plus tranquilles... Je poursuis.

Les Millet, famille révolutionnaire du

passé, sont offertes en exemple à ses lecteurs d'aujourd'hui, aux disciples qui lui demandent une direction. Il veut restaurer l'ancienne foi républicaine, et sa mystique, il va la chercher dans ces familles de jadis qui inaugurèrent l'âge nouveau. Ces familles d'esprit entreprirent, en effet, de constituer un ordre social selon le plan révolutionnaire, et dans l'exercice de leur rôle, elles apportèrent l'ardeur des martyrs. Tout, chez elles, concourait à la réalisation parfaite de la cité entrevue, de la ville appuyée sur des lois bienfaisantes, équitables pour tous. Ces familles avaient lutté, travaillé, édifié sous l'inspiration de la foi républicaine, et dévotement y avaient soumis leurs pensées et leurs actes. D'elles, Charles Péguy tirait un enseignement et un modèle à réaliser pour les jeunes générations. Il leur tendait ces purs miroirs afin qu'elles s'y réfléchissent avec fidélité et ferveur. De la sorte, il prétendait enfermer le présent dans un passé; il composait les articles de la tradition révolutionnaire. Et pour lui, l'Affaire Dreyfus "aura été, le dernier sursaut"—ce sont là ses propres paroles — le "soubresaut suprême de cet héroïsme et de cette mystique".

Et il s'imagine, avec ses amis, et Bernard Lazare surtout, le dernier représentant de cette mystique, le témoin, aime-t-il à dire, et il s'appelle gentiment "fossile, survivant des âges historiques". Encor un coup! "des tables que l'on consultera".

Déjà, en face d'eux,—je traduis ses doléances, combien exagérées!—déjà, "en face "d'eux, naît une génération, un monde qui ne "croit à rien, qui s'en fait gloire et orgueil; "le monde de ceux qui ne se dévouent à rien, "qui ne se sacrifient à rien. Exactement: le "monde n'a pas de mystique. Et il s'en vante!"

(Vous savez que Péguy vitupérait: vous le savez maintenant, à n'en pouvoir douter, que cette jeunesse allait monter au sublime du sacrifice dans la mort). L'auteur du **Mystère de la charité de Jeanne d'Arc** ne se désespère pas. Et il écrit: "Ce n'est point pour tou-"jours. Les raisons les plus profondes, les in-"dices les plus graves nous font croire au con-"traire, nous forcent à penser que la généra-"tion qui vient immédiatement après nous, et "qui bientôt sera la génération de nos enfants, "va être une génération mystique. Cette race

“—la française!—a trop de sang dans les vei-
“nes pour demeurer l’espace de plus d’une
“génération dans les cendres et dans les moi-
“sissures de la critique. Elle est trop vivante
“pour ne pas se réintégrer, au bout d’une gé-
“nération, dans l’organique.”

Il formule ainsi son credo, pareil à une plainte. Est-ce que les expressions d’une croyance ne sont pas des plaintes? “Tout commence en mystique et finit en politique”. Phrase désolée, et qui tinte à la façon d’un glas! Et n’est-ce pas la marche qu’ont suivie tant de nos passions religieuses, politiques et autres; n’est-ce pas là l’histoire du drame quotidien, social, et parfois religieux? Pour plusieurs. Il y a des justes et plus de dix!

“Tout commence en mystique et finit en politique!” Les jeunes gens rient! Cela leur paraît dérisoire et grotesque d’aller déposer un bulletin dans une urne. Et alors, Péguy s’exalte, les ramène à l’ordre. “Ces élections
“sont dérisoires. Mais il y a une élection.
“C’est le grand partage du monde moderne
“entre l’Ancien Régime et la Révolution”.

Qu’est-ce qui importe alors? “L’intérêt,
“l’essentiel, la question est que dans chaque

"ordre, dans chaque système, la mystique ne "soit pas dévorée par la politique à laquelle "elle a donné naissance".

Et selon Charles Péguy, la pureté de la foi révolutionnaire, honneur et gloire des premières familles républicaines, a été recueillie par les défenseurs de Dreyfus. Même ferveur croyante, même absolutisme d'équité. "La "mystique dreyfusiste fut non seulement un "cas particulier de la mystique chrétienne, "mais un cas éminent, une accélération, une "crise temporelle, une sorte d'exemple et de "passage nécessaire".

Et l'auteur de "Notre Jeunesse" ne tarit pas d'arguments et de mots. Des pages et des pages! Je vous en ai donné une réduction, un pâle résumé avec textes empruntés à ses livres. Je dois effleurer. Qu'on me pardonne! Rien que l'espace d'une heure pour chercher à saisir une pensée, une âme, un système... Je vous supplie de me pardonner avant de toucher à la deuxième partie de cette causerie dont je voudrais m'excuser infiniment.

La poésie va fournir un tremplin à cette rare idéologie, et une figure de France se prêtera à ses gloses passionnées: une femme mor-

te et vivante, tissée dans la pourpre des mots, des ciels et des âmes, s'indique, naturellement, à cet amour créateur qui l'incite à dresser sur le temps éphémère des images d'absolu.

Jeanne d'Arc! C'est sa coquetterie, son dialogue d'au-delà, la conversation mystérieuse et sacrée de la terre française avec le Ciel. Il prolonge donc son mysticisme humain dans l'infini, et cet infini lui apparaît sous les espèces de Jeanne, symbole des vitalités spirituelles et figuration sublime de la France. Ce Michelet vingtième siècle a des mots puérils, charmants, essentiels, sur le rôle de la Pucelle. Il chante, va au grand et au simple à la façon des poètes qui ne meurent pas: en style moyen âge, tout gonflé de l'esprit nouveau, il burine la figure de la martyre de Rouen: il lui construit une chapelle. C'est, à la fois, enfantin, naïf, prodigieux, et, en mots redoublés, le battement rythmique, prolongé, d'un coeur fondu en adoration.

Jeanne d'Arc! Sur elle, il appuiera son beau rêve mystique. N'est-elle pas, en effet, l'incarnation la plus grandiose et la plus humaine du mysticisme? Rien est beau comme le langage qu'il lui attribue; rien avoisine da-

vantage les syllabes nues, jaillies de l'instinct amoureux. Avec lui, et dans les sillages que cet hymne a laissés sur la vie littéraire, racontons cette histoire de femme qui dépasse en beauté le plus merveilleux des romans. C'est comme une pierre précieuse qui marque la fin d'un prélude tourmenté; dans ces chants balbutiés, haletants, fiévreux, une âme rubescente coule; et de sa liqueur qui n'est que du sang et des larmes unis, se compose le breuvage de son expérience. C'est le roman de sa foi, roman douloureux que nous vivons tous, et par lequel s'atteste, vivante, notre âme commune que nous arrachons, un moment, à la poussière certaine pour la faire monter et s'épanouir.

Il revint, un jour, ébloui des cathédrales du passé moyennageux: il le portait, ce passé, dans ses bras à la façon d'un enfant, et il vibrait de la tendresse de la terre; il s'écoutait en lui. Miracle! dans ses doigts il sentait descendre l'esprit des Fabliaux, du Roman de la Rose, le style des conteurs anciens, et pour compliquer, en outre, son destin — nous l'avons vu! — un cerveau dit moderne qui s'apprêtait déjà à la guerre contre les puissants

du jour. Il ne comprend déjà plus son temps ou il désire s'en échapper, ou plutôt il le comprend avec une tête de roman, d'homme du XVIe siècle. Cette époque étonnante, et comme disait Verlaine, ce Moyen Age "monstrueux, élégant, délicat", est à la semelle de ses souliers. Il ne s'en débarrassera plus. Mais nous en serons à moitié contristés, puisque, sous son influence, il va écrire son plus beau poème.

Jeanne D'Arc!

Elle semble bâtie pour le rêve, sans supports grossiers dans le réel. C'est une sublimité vivante en qui va se parfaire une tragédie surhumaine. Les esprits banals dont le monde est plein, s'arrêtent aux contingences de ses gestes: ils en critiquent le mécanisme visible: et ces esprits vulgaires, ce sont les théologiens de la Sorbonne et l'évêque Cauchon. D'avoir soulevé contre elle tous ces maîtres de l'heure, ce tas de casuistes éhontés, quel honneur plein de sens! On ne conçoit pas de plus beau démenti infligé à ceux qui, seuls, se prétendent destinés à la force: chefs ordinaires, nobles héréditaires ou royaux. On accède à l'avènement de la faiblesse, avec ce

qu'il renferme de tragique et de fort. La vérité ne demeure pas la chose exclusive d'une caste: elle peut se tenir dans les mains tremblantes d'une vierge, élue pour la grandeur et la beauté! Oui. Et, cette ligue de toutes les forces immorales de la politique religieuse souligne son action si détachée, planant au-dessus des visées basses, des desseins journaliers, des appétits louches dont l'empire est dévolu à de bas profiteurs! Cette fille du vrai ne peut pactiser avec des intérêts, des passions pieusardes d'une heure, d'un moment: elle est trop attachée au oui et au non. Dans l'amour strictement humain, elle eut été aussi intransigeante et aussi positive sans donner au caprice la moindre part, et au monde le spectacle de figurer au tableau des Messalines. Elle eut été capable de s'enfermer dans sa volonté d'aimer, de se coller à une croix d'extase et de supplices sans vaines paroles, comme le jour de sa mort où, défiante encore de faux jugements, du haut de sa torture, elle accomplissait l'acte suprême de sa destinée avec un si complet dédain de ceux qui n'avaient pas compris son coeur et son génie.

Si, en l'analysant pour notre édification,

un essai d'exégèse était tenté avec des mots précis et fermes qui honoreraient la majesté d'une telle âme; si nous la vivions comme elle a vécu, et la voyant différente de son siècle, sa grandeur, alors, pourrait nous être perçue avec ces caractères d'infaillibilité qui sont l'apanage des êtres uniques et supérieurs. Mais, j'ai le pressentiment que nous lui ferions une fin semblable à ce que fut la sienne, si elle vivait encore: les accusateurs pulluleraient, car la politique religieuse engendre toujours des sophistes, des arrangeurs du vrai, des lâches qui la livreraient aux bêtes. Nous la vénérons parce qu'elle est dans l'histoire, et avec quelles précautions, et sous une étiquette de vénérable. Nous, c'est sur les plus hauts sommets que nous lui dressons un autel: nous l'appelons sainte! Et cela parce que tous les hommes de son temps, lancés contre elle, ont été incapables d'arrêter sa marche triomphale. Voyez donc grouiller ce monde minuscule d'ennemis! Les militaires paraissent de petits garçons sous ses ordres; et elle les conduit d'instinct à la victoire. Vraiment on peut se demander si, dans cette France d'aujourd'hui, profondément admirable, et qui, avant la guerre, met-

tait ses énergies dans une tentative de politique généreuse, idéale, quelque chose de son âme n'a pas revécu? n'a pas revécu dans ces Français qui, éveillés à une existence dangereuse, et devenus soldats, du jour au lendemain, se sont sentis mûrir par la chaleur de l'héroïsme? Quelque chose d'elle-même n'est-il pas ressuscité qui refit à la plus noble des nations un visage aussi douloureux et aussi éblouissant que sa destinée? Je vous le demande.

Sans doute pour récompenser cette France qui, en temps de paix, grâce à certains fils prédestinés, apportait dans la recherche et la connaissance, la probité de l'esprit, plus qu'aucune autre nation, peut-être, ne peut le faire ou ne veut le faire. De la sorte, la foi aux idées émergeait au-dessus du néant, assurait aux plus incorruptibles témoignages de l'individu un domaine inviolé. Et sur les ruines des vieilles croyances effondrées, un flambeau projetait sa lueur sur la figure tourmentée des hommes qui, de leurs misères, s'étaient fabriqués des dieux .

Toute sincérité est religion; tout grand sentiment, inspiré par le coeur, assure à la

race et aux hommes qui en sont pourvus une sorte de royauté du divin.

Jeanne veille! Jeanne suggère! Jeanne recrée. C'est l'âme de cette déesse française qui magnifie l'âme de tous les Français, et son esprit clairvoyant, qui s'achemine au juste, au direct, au sens infaillible de la réalité, commande des triomphes modernes. Elle amenuise ces âmes pour l'héroïsme; elle les tient dans l'espoir et l'amour. Elle dérobe les sinistres visions du réel: la boue, les fanges, toutes les fanges, les corps labourés de plaies, triturés, hachés, encore gémissants sous les sabots du cheval.

Elle se penche sur l'âme des soldats français; elle les pénètre d'influences subtiles et d'illusions qui apprivoisent la mort, la font recevoir avec délices ou fureur, ou espoirs de libérations définitives. En septembre 1914, on meurt sur les bords de la Marne, pour une idée de délivrance; on s'en va tuer la guerre! Enthousiasme collectif, mais qui, du sein de ce trépas gigantesque où s'abîment les jeunes forces de la France et de l'Allemagne, fait jaillir, semblable à une reine, jamais vaincue, l'Illusion victorieuse de la nuit et de la mort.

Jeanne attroupe les esprits; elle marie les âmes et les corps; elle les mêle pour les détruire afin que l'horrible destin s'accomplisse. Par eux, elle va renouveler cet étonnant miracle d'une France qui survit à la plus abominable des fortunes; elle va unir à la terre de toujours, endormis et consolés par un grand rêve humain, ces pauvres corps d'argile — les frères de nous tous — qui s'acharnent, sous des cieux impassibles, à défaire l'oeuvre de la vie. Pour le bien et le mal, pour les deux mêlés, obéissant au rythme dévorant des sols assassins. Oh! elle a pitié, car elle ménage ce beau sang; elle souffre, à n'en pas douter, qu'il soit répandu; et parce qu'elle est de rare génialité et qu'elle voit les événements sans illusion, elle s'épouvante et frémit en présence de ce mal de tuer que des lois et des hommes, qui veulent s'assouvir, ont déclaré nécessaire. Elle n'y croit pas, elle, et malgré qu'elle soit dans la fournaise, elle s'incline devant l'affreux devoir comme les révolutionnaires de maintenant: elle se bat parce qu'elle veut sauver une maison, un jardin, des êtres et des âmes, des types purifiés par l'orgueil et le dédain, — et non pour le triomphe de la riches-

se et des capitalismes. De si pures et si hautes intentions n'allaient pas longtemps être agréées par les prêtres de la guerre et autres ignobles marchands de chair humaine. C'est alors qu'on s'acharne à sa perte. Tous vont militer contre celle qui s'est battue pour tous, car elle dérange les appétits, les intérêts, les cupidités, les capitalistes, les simoniaques, les faux libéraux, tous ceux qui, depuis toujours ont vendu les races pour des chapeaux, des queues de soie, des médailles et autres hochets de barbares vaniteux!

Jeanne inspire! Jeanne crée encore. Il me semble qu'elle a passé sur tous les fronts et que, à nouveau, cette révolutionnaire d'autrefois fait sourdre de terre de neuves légions afin de conserver la France à l'Univers. Surtout, j'imagine qu'elle féconde dans les flancs déchirés de cette nation, un fils choisi, qui, jailli, soudainement, réalisera une formule inconnue qui amènera les hommes vers plus de justice et de vérité sociales. Diminuer l'horreur de vivre et proposer des remèdes à l'universelle désolation, ne voilà-t-il pas le rôle joué par les chercheurs français depuis un siècle? Le monde leur doit cette justice qu'en

temps ordinaire ils marchent droit vers la plénitude et la vérité. Et ainsi, ils commencèrent d'édifier le chef-d'oeuvre de la beauté spirituelle: c'était l'héroïque noblesse de la paix! L'oeuvre reste à continuer. Des ouvriers vont redevenir nécessaires après la fin de la guerre. Jeanne, figuration glorieuse de l'âme française, idéaliste par delà les conventions admises et les stratégies calculées, définies par les codes, fut, à son heure, une ouvrière du génie français. Son code, à elle, c'est son instinct qui dispose de toutes les possibilités, les groupe, les situe à un point donné, les mélange jusqu'à les confondre, puis lorsqu'elles ont été saturées d'une ardeur commune, les jette au triomphe.

Phénomène de subjectivisme moral et maîtrise des mille obstacles rencontrés sur la route! Cette reine des sensibilités les plus complexes, cette voyante de l'infini nous étonne par son pouvoir d'utiliser les forces du monde extérieur, de la patrie et de l'armée. Elles les convertit et subordonne à une vision intérieure, à une intuition vivifiante: le salut de la France, son émancipation du joug étranger, pressentie à Vaucouleurs. En dehors des don-

nées de la rhétorique, des dialecticiens qui méconnaissent les ironies du sort et l'évolution créatrice des choses, sa faculté divinatrice sauvera la France. En écoutant les voix prophétiques sous l'arbre des Fées de son petit village, elle a tout vu, tout appris, tout compris. Là, intacte et jointe aux impulsions du génie, naïve épousée de l'inspiration, et si lucidement gagnée par les souffles d'une grandeur qui délivre, elle s'invente un monde façonné à l'image de son être immaculé; elle s'impose un absolu de devoir où s'érigent les lois abusives de la tendresse et de l'idée; elle s'immortalise dans chacune des minutes du jour, après les avoir pétries de lumière, de raisons aimantes, du ruissellement orgueilleux d'une âme idéale. Elle marche, court, vole, munie de ses plénitudes, qui lui composent un cortège spirituel d'énergies vivantes et créatrices. Elle est victorieuse d'elle-même, mais pas entièrement des autres, qui, dans l'ombre, lui préparent de la ciguë. Mystérieuse comme une belle nuit, et maîtresse de ses ressources, elle s'élance sur cet espace et ce temps rapides, prêtés à la passion et au désir des hommes pour s'épanouir en de tangibles merveilles, pour

l'extériorisation de quelques saints désirs qui demeureront inassouvis, pour la rareté d'une larme vraie, versée devant un infini muet et implacable. Elle connaît les ivresses de la flamme, du chant, de l'effort. Elle purifie les éléments impurs; elle voile de grâce la barbarie des êtres et des choses. Comme la nuit, elle recèle des mystères, des gestes irréels, sublimes que baignent les divins mirages de la terre; elle pousse des cris qui se rapprochent de ceux que le soir jette à nos fièvres; elle exhale des sanglots qui sont des paroles impuissantes, intraduisibles de l'espoir entrevu; pareille à la nuit, enfin, frémissante de tous ses dons, toute offerte aux baisers des brises et crucifiée d'étoiles, elle constitue une façon plus auguste de vivre, de croire et d'aimer. Adhérente à l'autre nuit terrestre — celle de l'existence — qui monte et roule vers son destin, elle semble un phalène éployé vers quelque poème immense de pourpre, de feu et d'extase, et qui sème, en se consumant, la poussière diamantée d'un corps sublime. Mais autour de ses actes, prêtres, politiciens, gens de robe et d'épée aux visions étroites, en qui se meuvent des âmes viles, s'effarent de ses proues-

ses. Elle use de tactiques différentes. Et ils la disent sorcière, folle, hystérique, et c'est là aveu inconscient d'incompréhension. L'héroïne de Reims entend délivrer la doulce France selon les dictées de son génie. C'est cela et pas autre chose: elle possède l'absolutisme de la vision nette, miraculeuse de réalisme. Et elle scandalise comme Socrate, Platon, Jésus, Tolstoï, Jaurès.

La France! eux, les maîtres officieux, ils la veulent conserver au prix de leurs routines traditionnelles, et suivant les visées suspectes de politique royale et religieuse. Jeanne prend figure de révolutionnaire, et il était impossible que toutes les puissances de conservation ne se tournassent pas contre elle. Car l'imprévu, le nouveau, c'est le péché. De ce qu'elle détient une force déconcertante, lumineuse qu'il serait risible de nier, toute prouvée, d'ailleurs, par des oeuvres, ses ennemis cherchent à la diminuer et la couvrent de noms diaboliques. Cette vierge sage, issue de l'instinct créateur, est, à leurs yeux, une vierge folle. Ils le disent! Ils le disent! Mais quels pygmés que ces accusateurs! Quels néants sans elle!

A son interrogatoire par les juges, devant l'amas de raisons fausses, prétextes spécieux, diableries, et caetera, d'une parole elle renverse l'échafaudage puéril de questions. Elle crève les vessies, éteint les lanternes sourdes; et ces juges jugés ont l'air de chiens battus, et se remettent, tête baissée, à fouiller le code, la jurisprudence, la théologie. En vain! Un mot qui n'a pas été appris la rend victorieuse; un balbutiement de ses lèvres inspirées, et ce monde rentre dans la déconvenue. C'est prodigieux! Car elle a répondu éternellement aux routiniers, aux théoriciens en robe de chambre, aux enfermés de tour d'ivoire qui ne descendent jamais dans la foule afin d'y jeter quelque cri de révolte; elle a répondu aux saints qui ne sont pas des saints, aux falsificateurs des livres éternels, aux fourbes éhontés de la politique. Elle a détruit pour toujours les masques de la fausse vérité, du mensonge, des libertés décoratives, mais vaniteuses, des trompeurs sinistres qui machinent des servitudes avec des journaux stipendiés et des consciences tenues en servage.

Le miracle de Jeanne, c'est sa nature morale faisant équation avec la droiture des atti-

tudes multiples de son existence nationale. Et au-delà des frontières de sa patrie, elle étend son action dans la conscience universelle. Véritable miroir où viennent se réfléchir, en faisceau lumineux, le triple épanouissement de l'instinct moral, spirituel et national. Quel rêve d'imaginer pour la cité future une telle créatrice! et dans un cadre magique, celle dont nous devrons nous inspirer pour la fondation d'un ordre nouveau, si nous voulons mériter de l'avenir.

Comment ne pas saluer avec vénération ce naturel génial qui triomphe des mauvais juges ecclésiastiques et civils, des hommes bornés, soumis aux jeux vilains de la politiquaillerie? Et sa simplicité qui n'est pas simple puisqu'elle va à la force, à l'essence, sans le fard des cultures et des civilisations artificielles, de toute la vigueur de l'intelligence et du jet direct de l'âme. Et comment n'être pas frappé d'une telle aventure, brisée par la calomnie, l'iniquité des hommes d'état et de certains princes de l'Eglise.

Je vous invite à admirer ce sacrifice immense, cette charité inoubliable qui apparen-

te son âme à tout ce qui fut de grand et de beau dans le monde, aux sacrifices grecs, à celui de Jésus, roi de la paix dans l'amour répandu. Qui s'empêcherait de glorifier son intuition novatrice, jaillissante, — symbole du génie et qui trouve pour s'extérioriser les mots définitifs, les mots qui ne peuvent être récusés, éternisant le geste des âmes et les visions de l'esprit? Personne refuserait à s'exalter devant le merveilleux de cette mission où s'exhaussent les lois de l'amour sur les ironies aléatoires de l'intelligence, devant cet équilibre des forces spirituelles et morales, accompli par une femme. Sainte image du coeur qui se réalise par l'infini! Médaille précieuse où sont venues se graver les magies de l'âme infrangible.

Jeanne figure encore la démocratie triomphante, l'incarnation la plus épurée de l'âme populaire, incomparablement la plus grande en surprises et qui rénove sans cesse sa noblesse. Elle évoque les plus fines idées de grandeur et de spiritualité. Elle est encore la synthèse du rêve et du réel, le point secret où s'unissent les fougues de l'imagination et de l'activité.

Son oeuvre entière constitue une dénégation éloquente pour ceux qui veulent attribuer aux rêveurs une tâche circonscrite, limitée. Elle a embrassé l'univers; elle a touché aux cordes les plus vibrantes et les plus profondes.

Jamais un réaliste complet n'a donné en énergie vitale d'aussi belles floraisons: ce qui est vain, c'est l'action qui n'est pas appuyée sur des réalités mystiques.

Sur le bûcher, elle ne parle pas; elle ne laisse pas entendre de mots inutiles. Son attitude est celle des colombes: elle meurt en beauté! Chez elle, les sentiments ordinaires se sublimisent, sont déjà d'un autre monde. Elle n'a rien de commun avec cette tribu de scoliastes, d'échenilleurs de verbes, de maîtres-chanteurs de textes qui bavardent, décidés à la perdre; elle ne leur fera pas l'aumône d'une parole qu'ils souilleraient, d'ailleurs, de la lâcheté de leurs rires ou d'interprétation mesquine et fumeuse. Elle a conquis le point ultime du mépris. Mourir sous des jugements impitoyables qui déshonorent les législations et le droit, c'est le destin de beaucoup

d'êtres, sacrifiés à des intérêts économiques ou de frontières: on nomme ça de l'héroïsme! Mais quelle dérision que cette chasse à la mort, quelle honte que cette traînée sanglante et boueuse, glorifiée par la loi. On meurt sans parler, sans protestations ou en les étouffant au fond de soi-même. Jeanne, vous aviez enseigné cette façon sublime, mais effrayante, de se coucher dans la mort! Jeanne D'Arc, fille divine, vous êtes morte aussi consacrée par l'amour et le silence! Que dis-je? je blasphème, sa nature temporelle est devenue limon, mais l'esprit qui la menait sur les routes d'ici-bas, refleurit en d'autres têtes. Et son âme qui n'est pas éteinte, revient dans d'autres âmes pour leur inspirer la tendresse et leur dicter les lois du pardon.

Péguy, chantre inspiré de Jeanne, ne borne pas là sa vision, si grande soit-elle et qui, certes, lui assure dans l'histoire littéraire de notre temps, une des premières places.

Il a écrit, à propos de la misère, des pages qui vont loin, qui sonnent à la façon d'un reproche et secouent nos égoïsmes. Tous les hommes de son temps sont soumis à sa verve

parfois aussi juste que railleuse, et d'autres fois, excédée, partiale, discipulaire. Il a même cru devoir verser dans ce travers qui consistait, en ces derniers temps, à vilipender la Sorbonne. Là, il nous apparaît d'un relativisme critique désolant et qu'il suffirait de presser un peu pour le mettre à mal et le réduire en poussière.

Nous l'aimons dans ses promenades à travers Paris. Il s'identifie au peuple parisien; il se découvre une âme semblable à la sienne. Il le veut du moins, tout en étant différent, il tient qu'il est près de lui.

Il dit: "Singulier peuple!"

Son coeur de démocrate doit avouer qu'il y avait beaucoup de monde dans la rue pour regarder passer Sa Majesté le roi des Espagnes.

Ce passage dans les rues de Paris d'Alphonse XIII lui rappelle Hugo qui fut le poète de la foule, des petits, des pauvres, des humbles et qui, vous le savez, a écrit le roman de la misère. Il retrouve Hugo dans la badauderie du peuple, dans son goût des proces-

sions et des pompes extérieures. Il parle d'un Hugo se dérangeant pour aller voir passer les chevaux, un Hugo militaire, et même pacifiste, pas sérieusement, et c'est dommage! un Hugo bien en cour avec les "sommités sociales", un Hugo Louis-Philippe et "alliance anglaise", enfin le Hugo "du retour des cendres napoléoniennes". Tout Hugo revient; tout Hugo remonte à la mémoire dans ces fêtes officielles en l'honneur du roi espagnol.

Péguy est à l'affût des idées et des sentiments; il chasse la sensation, celle qui enveloppe de l'histoire, le sourire de Paris, l'âme de la France, le rire des choses et des gens. Il est au centre de tout comme un organe réceptif, le plus apte à garder des événements une impression morale ou intellectuelle. Il batifole; il s'amuse paresseusement avec les mots; il se traîne sur eux et se laisse traîner par eux. Ce musard quitte, souvent, sa fantaisie comme s'il se déprenait d'une fille trop facile; l'itinéraire royal lui est un prétexte à réflexions vivantes, actuelles. Il fera l'apologie des monuments qu'il appelle: "mémoire de pierre taillée". Il dit leur impérissable éternité.

Et puis, dissertation sur le peuple de Paris, "peuple de rois, peuple-roi". Il exagère à dessein, il se flatte à travers Démos: et ceci, ah! que c'est bien, mesdames, messieurs, quoique ce soit faux, "le seul peuple qui soit révolutionnaire".

Cette promenade parisienne est un hymne à la cité, à la France. Et pour la célébrer dignement, il s'efforcera d'avoir tous les esprits et, avec des manières de style et de penser qui lui appartiennent en propre, les esprits de la France souffleront en lui, et le pénétrant, sembleront vouloir s'envoler, pareils à des chansons.

Au fond, Charles Péguy est un romantique chrétien, et voilà pourquoi tous ceux qui fabriquent des renaissances religieuses s'en sont si vite emparé. Mais l'adhésion formelle n'est jamais venue: ce chrétien est à base d'individualisme, et c'est ce qui fait sa force et sa personnalité. Confondu avec le troupeau commun, il pourrait être fort, mais ce serait de la force de tous. En réalité, il représente une force certaine, individualisée, distincte. Et il sert superbement la France et le monde.

Son oeuvre inachevée est non pas seulement un schéma doctrinal de pur idéalisme, mais un monument incomplet, avec parties solides, qui laisse deviner, par anticipation, une raison logique unie à une intuition profonde de l'âme — une tentative de raviver dans la splendeur d'une vérité conquise, l'âme de la France et de la terre.

Rien, sans doute, n'est fixé. Des fragments d'un temple rêvé qui découvrent à l'esprit leur puissance d'évocation et leur valeur morale, traduisible en formules, en tables de loi.

Somme toute, il a écrit, et quelquefois fort mal, j'entends sans vain souci littéraire, le roman d'une génération enfiévrée d'idéals nobles et précis; il a voulu esquisser la légende d'une jeune France qui blasphémait les vieilles idoles, parce qu'elle avait entrevu, dans sa recherche du vrai, une conception sociale et viable, qui, en glorifiant la France, ne faisait pas abstraction des autres peuples. Baignée par l'universel, susceptible d'exceptionnelle équité, aussi internationale que patriotique, cette pensée fatiguera la durée en ce qu'elle renferme de général et d'humain.

Péguy est mort, mesdames, messieurs. Vous savez qu'il est tombé, suivant son expression, en défendant la "terre charnelle". Il n'est plus; il est allé grossir le nombre des martyrs de la France, ayant fait à l'Europe qu'il aimait et à sa patrie le sacrifice sanglant de son idéal de fraternité humaine. Il est devenu la proie des Ombres dans les champs mortuaires de la Marne. Il me semble que de son âme véridique et bonne, une plainte s'échappe qui accuse et bénit, à la fois. Cette plainte affirme que, pour la France éternelle, il a sacrifié sa raison et l'humanité. Il est un martyr! Car il était de ceux qui rêvent la délivrance des races et des individus, qui tendent les bras vers les astres, les pleines lumières, la nue étoilée, l'indépendance des sommets. Il dort désormais dans la froide terre, mais il y dépose une vertu de douleur et d'espérance par quoi, peut-être, le pauvre monde s'assurera de vivre sur un sol gardé, enfin, par la civilisation et la paix.

Péguy est mort!

Péguy est mort! Mais le destin des autres hommes ne s'est pas arrêté. Il se complique d'un mystère: celui du feu, du sang et de la

mort. Un feu qui obscurcit tout l'horizon, un sang qui inonde les plaines de l'Europe, une mort qui frappe dans ses oeuvres vives, dans les hommes de vingt et trente ans, les espérances du génie, de la liberté et de la civilisation. Vous n'attendez pas de moi, que je tente, après tant d'autres, d'accuser des hommes; c'est à un système que va ma haine et je ne vous dirai pas toute ma pensée, car quelques-uns d'entre vous, peut-être, seraient capables de la suspecter et de l'amoindrir. Quoique le témoignage de la conscience qui éprouve et voit, sans être liée à aucun parti, puisse suffire aux heures où l'on se dévoue hardiment au vrai, j'aurais crainte, en prononçant certains mots, de transformer cette tribune mondaine en une chaire de vérité où passerait, à travers ma fatigue, la protestation de mes maîtres. Je la remise; je la garde en moi-même; je lui ordonne de faire silence jusqu'à l'heure des foudroyantes révélations et des évidences qui ouvriront les yeux des aveugles.

Et cependant, quelle peine de ne pas tourner ses regards vers hier, et d'embrasser en son entier, ce juillet 1914, qui portait, à la fois, les espérances et les défaites de tout un

monde! La vieille terre, toute meurtrie déjà, de ses longues expériences et de ses tentatives de salut, allait-elle échapper aux gueules du monstre, prêt à la dévorer?

Des fées idéologiques, au sourire divin, planaient au-dessus de l'Europe et semblaient, selon un mot mallarméen, défier victorïeusement le "vol noir des corbeaux". Une jeunesse envahie par l'avenir, en marche vers de neufs idéaux, avait son poète en qui vivait l'impérieuse et l'immortelle pitié des êtres: un poète immense, grandiose, humain, qui battait le rythme de cette civilisation véritable, que les jeunes idéalistes d'Europe et d'Amérique étaient en train de créer. Son verbe fastueux éclairait leurs illusions et leurs rêves; il donnait, à de certains moments, une forme tangible à la raison et à l'amour. A de certaines heures, on eût dit, à l'entendre, qu'il dressait dans ses bras fraternels, toute la misère terrestre, et l'approchant de ses lèvres, voulait l'endormir aux accents de sa géniale chanson. A l'entendre, il semblait, vraiment, que les servitudes, toutes les servitudes qui accablent le génie et le corps de l'homme allaient s'évanouir, que le christianisme ne continuerait

pas d'être un paravent illusoire derrière lequel grouillait, dans tous ses muscles sauvages, la bête éternelle.

L'homme intégral, enfin, paraissait créé: un maître du temps qui, par la possession de son âme, dédierait à l'éternité autre chose que des intérêts de brute et des simulacres de droit et de liberté. Ce prince d'entre les hommes, messieurs, la plupart d'entre vous, ne le connaissant qu'à travers leurs préjugés, ont regretté, peut--être, qu'il ne fût pas mort plus vite. Il s'appelait: Jean Jaurès, et pas plus hier qu'aujourd'hui, je demande à quelqu'un la permission de le vénérer à l'égal de ceux qui, le long des âges, se sont efforcés de briser les chaînes, de détruire les Bastilles de l'infamie et de la honte. Quel belluaire dressé sur l'horizon européen dans toute l'imposante majesté de l'idéalisme moral et politique! Cet homme vivait, sentait, épousait les malheurs historiques; en face de la vie et de la mort, il modelait à l'humanité une figure moins vile, moins méprisable: dans le fauve, il s'efforçait de faire jaillir l'homme parfait. Je ne peux pas l'oublier: je garde son cri dans mon

âme et mes oreilles: je sais que ce cri-là pourrait délivrer la terre.

En mourant, il a emporté avec lui, sinon la vertu d'espérance quand même, mais cette illusion d'une époque qui croyait que la science, l'art, la poésie, les mystiques sauveraient les hommes de l'abîme de barbarie où ils sont tous plongés.

Une fois de plus, l'ordre humain allait sentir sa fragilité: il tenait seulement, oserons-nous l'affirmer, dans l'espérance ou le regret des hommes: je veux dire que des rêveurs ou des idéalistes, si endormeurs des réalités soient-ils, avaient voulu l'asseoir sur les bases de la fraternité et de la justice. Je veux dire encore, que la vision quotidienne et pressante des intérêts et des appétits avaient suscité, provoqué dans l'âme de certains hommes, cette cité idéale que dans leurs tours d'ivoire prêchaient, déjà, des penseurs grecs, et que, sur les bords d'un lac inouï, divinisé par la grandeur et le miracle d'un homme, — chose assez rare, Messieurs — Jésus, pas celui qu'ont mobilisé les pontifes de la guerre; mais ce Jésus intégral et sacré avait, Lui, dans la

magnificence de son âme et l'oblation de sa vie, voulu hâter en offrant au pauvre monde une version d'amour. Mais non, le jeu du mal va triompher à nouveau de l'effort sauveur des bons; la cuve européenne bouillonne de sang versé; l'holocauste, prolongé par la science, amenuisé, si je puis dire, par elle, plus direct et plus affreux, menace de gagner l'univers, que dis-je? l'enclave, le meurtrit, l'étouffe. Et ceux qui sont restés debout au sein de l'épouvantable débacle, sont marqués de suspicion; la haine, seule, sourde, brutale et raisonneuse, hiérarchise les intelligences et les êtres. Si l'on ne croyait pas à une surprise sanglante de l'Europe, à une sorte de mensonge organisé qui empêche la vision nette des effets et des causes, il faudrait se résigner, Mesdames, Messieurs, aux funérailles de la civilisation.

Mais non, nous allons être sauvés de la destruction infructueuse. La Révolution continue, Mesdames, Messieurs, et malgré que cela puisse sembler paradoxal, au moment où les puissances conservatrices de tous les mondes envoient à la mort des milliers d'hommes

en croyant l'ajourner indéfiniment. Elle est ajourné dans son triomphe définitif, très bien, mais elle se poursuit sourde, latente; elle ramasse même autour des cadavres qui font de l'Europe un ossuaire de virilités mortes et de génies blessés ou défunts, des arguments, des raisons qui vont commander à son essor et à des conquêtes certaines. Elle continue, la Révolution, malgré tout, malgré les trahisons de ceux qui, par je ne sais quel atavisme obscur de sauvages, portent, sans le savoir, l'essence de la trahison dans leurs veines.

Quelque chose s'élève sur cette immense Europe déchirée, qui crie vengeance. Un sang qui coulât du coeur de toute la jeunesse mondiale demande un autre idéal de vie politique et morale que celui, qui, jadis, hier, s'est assis sur l'idée d'autorité. Cette effusion serait inutile, si c'était pour en revenir à ces réalisations d'instinct sauvage qui, sous des masques trompeurs, ont fait de l'Europe entière, une jungle horrifiante, habitée par des animaux qui se sont crus des hommes pensants. A bas donc les tyrannies, toutes les tyrannies, celles prêchées par le comte von Buelow et celles de

Charles Maurras. Elles sont identiques: le génie clair (2) de l'écrivain français va aboutir à la mort, de même que la précision d'acier de l'homme d'état germain. Le passé, le présent les accuse et les condamne. C'est dans une gueule de canon que leurs conceptions devraient être vomies: je n'aperçois pas d'organe qui leur convienne davantage. Mais ils sont forts, ces hommes, comme la pensée de tout le monde, la routine, l'habitude, le respect humain, la bêtise des peuples acharnés aveuglément à se construire des chaînes.

Cependant, la Révolution s'ébranle à nouveau. Elle était dans le soupir d'agonie des derniers martyrs de l'Irlande, des Belges fusillés, des Juifs galiciens mis en croix par la

---

(2) Je dis ''génie clair'', et de cette façon je crois rendre hommage au magnifique cerveau de l'auteur de l'''Avenir de l'Intelligence''. Brunetière ne nous a-t-il pas invité à saluer nos ennemis, et à communier à cette ''âme de vérité'' qui repose dans chaque système? Cela nous est facile. Dans le conflit d'idées et d'opinions qui soulève l'univers, ceux qui ont presque tout abandonné pour se soumettre à une conception d'ordre spirituel, semblent, à nos yeux, des frères séparés sur les routes de l'intelligence. M. Maurras, lorsqu'il lui arrive d'être humain, de chanter sa terre ou glorifier l'art et la beauté, nous amène, séduit, à ses rythmes classiques. Mais, s'il s'ingénie à alourdir les chaînes qui pèsent sur les hommes, à trouver des raisons qui affermissent leur esclavage, nous nous détournons de lui et nous nous refusons à sa dialectique d'airain.

Russie, et de la Pologne, livrée aux massacres et aux pillages. Elle monte des vigoureuses pages de Romain Rolland et de Georges Pioch. Elle est dans la géole de Karl Liebnecht, de Rosa Luxembourg, de Clara Zetkin, de Mehring, qui, garrotés d'entraves, sauvent les libertés de l'avenir.

Péguy est mort! et le crime, l'erreur de l'Europe s'élargissent; la raison, l'amour, la vérité, le droit s'abîment dans une mer de sang; le sol "charnel" se nourrit, se gave de morts, de blessés, de mourants. C'est une espèce de curée de la terre où l'homme, avant de redevenir l'originelle poussière, se détruit et s'opiniâtre à la destruction de lui-même. Que de morts! Que de morts! Est-ce que la terre européenne ne va pas enfin frémir d'épouvante révoltée? Est-ce que la liberté, toute couverte de blessures, ne va pas secouer jusque dans ses profondes assises cette maison de conservation sociale qui, tout le long de l'histoire, s'est appuyée sur des morts?

Oui, Messieurs, la terre s'éveille aux responsabilités, soulève le couvercle de son tombeau; l'humanité repentante de ses horreurs,

à moitié détruite, se redresse: la vieille maison va s'écrouler et ce ne sera que décombres devant la vie, souveraine du meurtre et qui va lui demander raison et le réduire. Et tous les morts, si broyés, si anéantis, si déchirés soient-ils, s'incorporant dans l'humanité ne feront plus qu'une gerbe auguste de cris, clamant la "Marseillaise" de la réconciliation universelle.

C'est notre espérance et notre foi. A quoi servirait d'exister si nous n'allions pas tendre à reconstruire une vie meilleure? Péguy, vous aviez écrit que la vérité, c'est la mystique. En dehors de cela, il n'y a rien, c'est-à-dire le caprice des hommes, le rire, la faute, la négation stérile, et non pas les sarcasmes nécessaires pour nous aider à conquérir le vrai; le vrai qui est souvent au bout de nos pensées, de notre sol, de nos parents, des êtres que nous adorons, le vrai qui est si souvent le crucifiement de nous-mêmes. Quoi que vous en puissiez dire et quoi que vous en ayez dit, Jaurès avait sa mystique qui est la nôtre: la réconciliation de l'humanité. C'est celle du maître Romain Rolland, qui, sur la montagne de Ge-

nève, riche de dépouilles profanées, jette les supplications salutaires à l'amour fraternel des peuples.

Le drame lugubre n'a pas aboli nos espérances; elles s'échappent des prisons qui leur furent imposées; elles s'acheminent vers la clarté des cimes; elles vaincront puisqu'elles sont la vie et l'amour.

Des hauteurs pacifiées de la montagne salvatrice, toute vacillante des grondements du tonnerre, elles préparent la renaissance de l'homme retourné dans l'antre de l'affreuse caverne. Elles s'apprêtent à le reconstruire par la raison et la pitié, en dépouillant ce nouveau gorille 1914-1917 de tous les oripeaux de la science et de la barbarie. Elles ouvrent les bras pour accueillir cette princesse Humanité, sans cesse errante, hagarde, livide, chargée des douleurs criminelles du temps et de l'espace. Pour la sauver, elles vont au-devant de celle qui porte dans sa chair les cris de rage de l'orgueil satisfait, et les sanglots inaltérés des victimes d'une Europe croulant dans le délire de la mort.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le premier octobre mil neuf cent dix-sept par la maison Francq, 2 rue Saint-Paul Est, Montréal, Canada.

